

CHAPITRE

10

DE PERE MAROCAIN et de mère belge, Soad était une belle métisse au teint mat et aux yeux gris. Ses longs cheveux ondulés étaient bruns aux reflets roux. Elle travaillait à la Société Marseillaise de Crédit depuis quatre ans et c'était à cette époque qu'elle avait connu Charrière. Ils avaient filé le parfait amour pendant plusieurs mois et Soad avait cru un moment donné qu'ils se marieraient, jusqu'au jour où elle avait appris le dangereux métier qu'il pratiquait, et compris qu'un homme comme lui n'était pas fait pour créer un foyer.

Malgré la déception qu'elle avait ressentie, Soad ne lui en avait pas tenu rigueur et gardait pour lui une affection intarissable. Chaque fois que Charrière venait à Tanger, il ne manquait jamais de venir la voir et leur idylle reprenait.

C'était la première fois par contre que Charrière débarquait à l'improviste et lui amenait quelqu'un. Elle n'avait pas posé de question, mais avait très vite deviné que les deux hommes travaillaient pour la même maison et étaient en mission. S'ils étaient venus se réfugier chez elle au lieu de descendre à l'hôtel, ils devaient avoir des raisons majeures.

Il était près de minuit et ses deux hôtes n'étaient pas encore rentrés. Bien que se faisant déjà du souci, elle décida d'aller se coucher et passa dans sa chambre. Elle finissait de se déshabiller quand elle entendit des pas sur le palier, puis la clé qu'on introduisait dans la serrure.

A demi nue, elle enfila un peignoir et gagna le vestibule. L'ami de Charrière refermait la porte. Il était seul et ses habits étaient fripés, à moitié déchirés. Soad comprit d'emblée qu'il était arrivé quelque chose. Tenant les revers de son peignoir rabattu sur sa poitrine, elle le dévisagea avec un regard anxieux :

— Où est Lucien ? interrogea-t-elle d'une voix quelque peu tremblante.

Durane la regarda à son tour :

— J'allais vous poser la même question, fit-il. Je pensais trouver Charrière ici, ajouta-t-il d'une voix qu'elle trouva étrange.

— Mais... Mais je croyais que vous étiez partis ensemble ?

Durane gagna la petite salle à manger, s'assit avec lenteur sur un siège et alluma une cigarette. Soad le suivit et demeura debout dans l'encadrement de la porte.

— Que s'est-il passé ? reprit-elle au bout d'un instant.

Durane tourna la tête et rencontra le regard de la jeune femme. Il y lut de l'angoisse.

— Vous aimez bien Charrière, n'est-ce pas ?

La gorge de Soad se contracta.

— Oui, dit-elle. Que lui est-il arrivé ?

— Je ne sais pas encore, mais je crains le pire...

— Vous n'allez pas dire... Ce n'est pas vrai ?

Elle se laissa tomber sur une chaise et des larmes humectèrent ses yeux. Durane se leva, s'approcha d'elle et lui posa la main sur l'épaule :

— Allons, un peu de cran. Je n'ai encore aucune certitude que Charrière soit mort. J'envisage seulement la chose comme possible.

Soad pleura en silence. Durane la laissa, passa dans la cuisine et se mit à préparer du café. Il revint un instant plus tard et lui tendit une tasse :

— Tenez, buvez ça. Il ne faut pas vous laisser aller comme ça, que diable ! Si Charrière vous voyait dans cet état, ça ne lui ferait certainement pas plaisir.

— Je ne le reverrai plus jamais... balbutia Soad en reniflant dans son mouchoir. Vous ne voulez pas me l'avouer... Il est mort, j'en suis sûre...

Durane la prit par le menton, lui releva la tête et l'obligea à le regarder :

— Écoutez-moi, Soad ! Je vous jure que j'ignore si Charrière est en vie ou non. Il se peut qu'il soit encore vivant. Mais, si c'est le cas, sa vie n'en n'est pas moins en danger, car il est entre les mains de gens redoutables. Et ce n'est pas de pleurnicher comme vous le faites qui arrangera les choses. Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour lui venir en aide. Voulez-vous m'aider ?

Soad se leva d'un seul coup, et une flamme passa

dans ses yeux noyés de larmes. Son peignoir s'ouvrit laissant voir deux petits seins fermes et bien faits qui pointaient avec arrogance.

— Que faut-il que je fasse? fit-elle avec un air déterminé.

— Prendre deux cachets d'aspirine et vous coucher, dit Durane avec un petit sourire. Je vous dirai demain matin ce que j'attends de vous.

Il la laissa pantelante et déconcertée et gagna sa chambre. Un instant plus tard il se glissait dans son lit, et s'allongeait sur le dos, bien à plat, tous les muscles au repos.

Pratiquant les méthodes hindoues depuis des années, Durane avait une telle maîtrise de son corps et de son esprit qu'il lui était possible de trouver le sommeil dans n'importe quelle circonstance. Il possédait cette faculté rare de pouvoir arrêter le cours de ses pensées comme il le voulait et son repos n'était jamais troublé. Il arrivait ainsi à dissiper en quelques heures les fatigues les plus lourdes, qui normalement auraient demandé une journée complète de repos.

Il s'endormit d'un sommeil sans rêve et se réveilla le lendemain matin à huit heures précises. Il se leva immédiatement et se sentit en excellente forme.

Quand il se fut rasé, il s'habilla d'un costume neuf et quitta sa chambre sur la pointe des pieds. Le silence régnait dans la maison. Bouleversée par la disparition de Charrière, Soad n'avait dû trouver le sommeil que tardivement et n'était pas encore levée. Durane décida de ne pas la réveiller. Il inscrivit quelques lignes sur une feuille de papier qu'il plaça bien en évidence, lui indiquant qu'il rentrerait vers

les huit heures du soir et où il lui demandait de l'attendre et de se tenir prête à partir.

Il quitta l'appartement et s'éloigna à pied dans la rue de Marseille, surveillant d'un œil attentif les gens qu'il croisait sur son passage. Il était à peu près sûr qu'il ne risquait pas d'être pris en filature, mais il ne voulait négliger aucune précaution.

La première chose qu'il fit fut d'acheter des journaux. Il en acheta trois et les parcourut rapidement des yeux. La presse locale n'y mentionnait pas l'affaire de la rue des Chrétiens. Il pensa que c'était encore trop tôt et que ça paraîtrait dans l'édition de midi.

Arrivé sur le boulevard Mohammed-V, il héla un taxi et se fit conduire au consulat de France. Dix minutes plus tard il demandait à être introduit auprès du vice-consul.

Celui-ci le reçut tout de suite, mais sans aucune amabilité. C'était un petit homme corpulent aux manières distinguées. Il introduisit Durane dans un vaste bureau :

— Nous avons reçu quelque chose pour vous de Paris ce matin par le courrier diplomatique ! fit-il avec un air pincé.

Il se dirigea vers un lourd coffre-fort, fit jouer un déclic et ouvrit l'épaisse fermeture. Il en retira un pli revêtu du cachet TOP SECRET et le tendit à Durane :

— Est-il indiscret de vous demander si vous en aurez bientôt terminé avec cette affaire ? reprit-il d'une voix distante.

— Il vous suffira de lire les journaux qui paraîtront aujourd'hui pour vous rendre compte que

nous ne sommes pas restés inactifs. Mais en fait de succès positif, nous n'avons encore rien obtenu jusqu'à présent, mais bien plutôt un échec. Le plus grand échec qu'un agent puisse récolter au cours d'une mission. J'ai tout lieu de penser que mon collègue s'est fait tuer cette nuit.

Le visage replet du vice-consul demeura hermétique.

— Je ne vous cache pas qu'il nous est désagréable de nous voir mêlé à cette affaire ! fit-il. Le service de contre-espionnage est une chose, le consulat en est une autre.

— Je n'ai pas le choix des moyens ! dit Durane sèchement. Nous évitons toujours de mêler les consulats aux affaires d'espionnage. Mais il y a des cas où les circonstances ne nous le permettent pas...

— Que désirez-vous d'autre ? interrompit le petit homme sans relever.

— J'ai besoin d'être renseigné sur la signification de *Palmier* et de *Lorès*. Si un café, par exemple s'appelle *Palmier* ou *Lorès*. Votre service touristique doit pouvoir me renseigner.

Le vice-consul décrocha le téléphone et donna l'ordre de chercher dans la liste de tous les établissements de Tanger.

Moins de cinq minutes plus tard, Durane apprit avec une intense satisfaction que le *Palmier d'Or* était un cabaret de nuit situé à l'angle de la rue d'Angleterre et de la rue du Mexique. Quant au nom de *Lorès*, on ne put lui fournir aucun renseignement.

Durane prit congé du vice-consul. Avant de quitter le bâtiment, il pénétra dans une cabine téléphonique qui se trouvait dans le hall et s'y enferma. Il

décacheta l'enveloppe TOP SECRET qu'on venait de lui remettre et en prit connaissance. C'était un court message en code du « Petit Monsieur ». Durane lut :

Après enquête reprise à Reggane et El Hamoudia — Venons de découvrir laboratoire F dirigé par Pr Bernier trouvé suicidé — vol de six tubes d'iode 131 radioactif — Fait établi que Leplattre est venu à Tanger à cause sergent Ruegg — Fait établi que Ruegg a envoyé plusieurs messages à Tanger — Disparu depuis 48 heures —

P. S. — Leplattre était sur bonne voie — Souhaite ces renseignements aider votre mission — Me tenir au courant dès que possible —

Signé: L.-H. J.

Durane demeura un long moment immobile. Sans pouvoir encore se l'expliquer, il sentit que la clé de l'énigme était contenue dans ce message. Leplattre était parti à Reggane à la suite du suicide d'un professeur travaillant dans un laboratoire. Maintenant on découvrait que des tubes d'iode radioactif avaient disparu. Il était incontestable qu'il y avait un rapport entre le vol de ces tubes et la mort du professeur.

Mais Durane comprit que ce n'était pas ce rapport qu'il était important d'élucider, mais bien de trouver la raison de ce vol. Pourquoi avait-on volé ces tubes? Toute sa mission consistait à pouvoir répondre à cette question. C'était la raison de la série d'attentats perpétrés par le réseau ennemi et la liquidation systématique de tous ceux qui avaient voulu mettre leur nez dans cette affaire. Leplattre avait été abattu au moment où il risquait de s'infil-

trer dans le réseau et d'apprendre pourquoi on avait volé de la matière radioactive.

Durane enflamma le message et le réduisit en cendres. Il quitta le consulat, traversa la place de France et s'engagea dans la rue du Mexique qui débouchait de l'autre côté. Il se mit à marcher sans se presser, regardant autour de lui, continuant à jouer son rôle de touriste. En atteignant la rue d'Angleterre, il découvrit ce qu'il cherchait : le cabaret du *Palmier d'Or*.

Il s'en approcha en flânant. L'établissement, comme il s'en doutait, était fermé. Une affiche et plusieurs photographies étaient fixées par des punaises sur un tableau de bois. Durane lut le programme. Quand il y découvrit le nom de Dolorès Delmontès, il fut fixé sur le dernier mot prononcé par Martinez.

Il s'éloigna de la même façon qu'il était venu et héla de nouveau un taxi en arrivant au coin de la rue de Belgique :

— Avenue d'Espagne ! lança-t-il au chauffeur en ouvrant la portière.

Le taxi fit demi-tour et fila par une large avenue longeant le cimetière musulman. Le véhicule prit rapidement de la vitesse, augmenta encore son allure pour dépasser un camion puis ralentit brusquement pour laisser passer un troupeau de chèvres. Mais Durane demeura insensible à ce côté pittoresque de Tanger où le modernisme côtoie le primitif. Il continuait à réfléchir. Réfléchir était plus important encore que passer à l'action. Comme un leitmotiv, une question maintenant lui revenait sans cesse à l'esprit, lui martelant le crâne : pourquoi avait-on volé des tubes d'iode 131 ?

-:-

Assis dans son lit, le dos appuyé contre des coussins, Ahmed Shella se tenait immobile. Il avait dû passablement maigrir. Son visage était comme creusé et seuls ses yeux paraissaient vivants sous leur arcade sourcilière touffue. Il adressa un pâle sourire à l'adresse de Durane et lui fit signe de s'asseoir.

— Je suis heureux de vous savoir hors de danger, dit Durane en prenant place sur une chaise.

— Je reviens de loin, murmura l'Égyptien d'une voix encore très faible. Mais, je crois que je suis tiré d'affaire...

Il se redressa un peu, fit une grimace douloureuse, et reprit après avoir trouvé une position plus confortable :

— Je suppose que vous n'êtes pas venu uniquement pour prendre de mes nouvelles?

— Disons que c'est à la fois une visite amicale et intéressée. Pour ne rien vous cacher, j'espère que vous êtes en mesure de me donner une ou deux informations qui me permettront de découvrir quelque chose...

— Je suis malheureusement incapable de vous dire quoi que ce soit ! interrompit Shella avec un air navré. Je ne sais rien. Absolument rien. J'avais reçu de votre collègue un message en code, expédié de Colomb-Béchar. Il me demandait de le contacter le lendemain à Tanger. C'est lui-même qui a fixé les détails de la rencontre et je n'ai fait que me conformer aux ordres qu'il me donnait. Je devais me signaler à lui en allumant une cigarette au pied de l'escalier de la terrasse du café de Paris, puis remonter dans ma voiture et l'attendre.

— Vous n'avez donc pas eu le temps d'échanger un seul mot avec lui?

— Mais je ne l'ai même pas vu ! s'exclama Shella en se redressant.

Il fit une nouvelle grimace, porta la main à sa poitrine emprisonnée par une bande Velpeau, puis reprit quelques secondes après d'une voix plus faible :

— J'allais remonter dans ma voiture quand une détonation a éclaté derrière moi. Je me suis retourné et j'ai vu un homme qui s'effondrait sur le trottoir. Je n'ai même pas eu le temps de réaliser ce qui arrivait ; j'ai senti comme une violente brûlure à la poitrine et après je ne me souviens plus de rien. Quand je me suis réveillé j'étais dans un lit à l'hôpital.

Durane demeura silencieux pendant un instant, puis reprit :

— Avez-vous reçu quelque chose de Paris?

— Oui. Un message du commandant Jolivet m'annonçant votre visite. Ce message est arrivé hier, mais le Dr Lefèvre ne me l'a remis que ce matin. Sans ce message je ne vous aurais pas reçu, croyez-moi !

— Que craignez-vous exactement?

— Le pire. Ceux qui m'ont tiré dessus sont fort capables de me retrouver et de venir ici pour m'achever !

— En dehors du Dr Lefèvre, avez-vous reçu des visites?

— Non, aucune.

— Et votre infirmière?

— C'est le Dr Lefèvre qui l'a fait venir. Je crois que je peux avoir confiance en elle.

— Où puis-je joindre le Dr Lefèvre en cas de nécessité?

— Chez lui, boulevard Mohammed-V ou à l'hôpital français.

— Il y aurait peut-être un moyen de faire sortir l'ennemi de l'ombre, dit Durane. Ce serait de lui faire savoir que vous êtes là...

Ahmed Shella regarda Durane avec un drôle d'air et celui-ci comprit que sa suggestion n'enthousiasmait pas tellement le blessé.

— C'est un jeu risqué que vous me proposez là, murmura l'Egyptien. Ces gens-là me paraissent terriblement dangereux. J'espère que vous n'êtes pas descendu à l'hôtel?

— Non, rassurez-vous. J'ai trouvé une excellente planque chez des particuliers, du côté de la rue de Marseille.

Durane se leva.

— Vous partez déjà?

— Oui. J'espère que je ne vous ai pas trop fatigué?

— Je suis content de vous avoir vu. Revenez me voir dès que vous apprendrez quelque chose, vous me ferez plaisir.

— Je reviendrai, assura Durane.

Il serra la main de Shella et le quitta. En sortant dans le couloir, il croisa l'infirmière qui le raccompagna jusqu'à la sortie :

— Vous voyez que notre blessé va mieux ! lui lança-t-elle en souriant. Est-ce que vous reviendrez lui faire une visite?

— Peut-être ! fit Durane, évasif.

Il la salua, traversa le jardin et rejoignit l'avenue. Il était plus de midi. Il prit encore une fois un taxi

et se fit conduire place de France où il acheta la *Dépêche marocaine* et le *Journal de Tanger*. Mais au lieu de se rendre au consulat, il se dirigea vers le *Café de Paris* où Leplattre avait voulu contacter Ahmed Shella.

Il s'installa à une table, demanda qu'on lui serve à déjeuner et commença à lire ses journaux. En première page, un titre immense annonçait : *Attentat à la grenade et fusillade dans la vieille ville*. Durane lut attentivement. L'article s'étendait sur trois colonnes. Il n'apprit rien, sinon que la police avait retrouvé six cadavres à demi déchiquetés qu'elle n'avait pas encore réussi à identifier. Durane se prit à espérer que Charrière était toujours en vie.

CHAPITRE

11

SOAD AVAIT PASSE une robe de cocktail couleur bleu pétrole. Elle lui moulait les hanches et le buste, et découvrait sa gorge et ses épaules. Sa longue chevelure aux reflets roux était relevée sur sa nuque et formait un chignon flou, retenu par un ruban. Un petit pendentif avec des perles était passé autour de son cou et un bracelet en or massif ornait son poignet. Durane la trouva très jolie.

— Je vous plais? demanda-t-elle en s'apercevant qu'il la détaillait.

— Vous êtes tout à fait adorable, dit Durane. Malheureusement nous n'allons pas dans ce cabaret pour nous divertir.

— Je sais, dit Soad avec un air décidé.

— Il est possible qu'il ne se passe rien, reprit Durane, comme il est possible que vous gardiez de cette

soirée le plus mauvais souvenir de votre existence. Vous avez bien réfléchi ?

— C'est tout réfléchi.

Durane esquissa un petit sourire :

— Vous êtes une fille épatante, Soad. Et je regrette de ne pas vous avoir connue avant Charrière.

— Vous vous moquez de moi !...

Elle jeta un châle sur ses épaules et ils sortirent de l'appartement. Ils descendirent l'escalier et se retrouvèrent dans la rue. Un peu plus loin, stationnée au bord de la chaussée, les attendait une Versailles bleue que Durane avait eu soin de louer dans le courant de l'après-midi.

Durane s'installa au volant et Soad prit place à côté de lui. La voiture s'élança en douceur et s'éloigna par la rue de la Méditerranée pour rejoindre le boulevard Mohammed-V.

— Savez-vous conduire, Soad ?

— Oui. J'ai mon permis dans mon sac.

— Parfait. Il est possible que je vous demande de piloter la voiture quand nous rentrerons.

Elle lui jeta un regard à la dérobée, sans comprendre ni deviner ce qu'il avait derrière la tête. Le calme et la tranquillité de Durane l'étonnaient. Il n'avait pas l'air de se soucier outre mesure de la disparition de son ami, et à le voir aussi détendu, on aurait pu croire qu'il se rendait à une surprise-party.

La Versailles atteignit la place de France, prit la rue de Belgique, puis tourna dans la rue d'Angleterre. Durane arrêta la voiture au bord du trottoir sitôt qu'il eut dépassé la rue Comillas, à cent mètres du *Palmier d'Or*.

La montre du tableau de bord indiquait vingt-deux heures cinq. Le spectacle venait de commencer.

Durane alluma une cigarette, se retourna vers Soad et lui sourit :

— Venez ! fit-il.

Ils descendirent de voiture et avancèrent d'un pas nonchalant sur le trottoir, se mêlant aux badauds, la plupart des touristes à la recherche d'une boîte de nuit. De nombreuses voitures stationnaient de chaque côté de la rue.

Quand ils pénétrèrent dans la salle du cabaret un instant plus tard, le chanteur de charme à la Jean Sablon poussait la note sans parvenir à dominer le brouhaha. Il y avait beaucoup de monde et les entraîneuses ne chômaient pas.

Durane et Soad attendirent bien cinq minutes avant qu'un maître d'hôtel veuille bien s'occuper d'eux et leur chercher une table. Il finit pas leur en trouver une, au bord de la piste. Durane jugea au premier coup d'œil que c'était la place rêvée pour observer autour de lui sans trop risquer de se faire remarquer. Ils se trouvaient dans une sorte de recoin masqué par une colonne. Durane était loin de se douter que c'était cette même table qu'avait occupée Luiz Martinez quelques jours plus tôt et que cela avait été fatal au Portugais.

Il commanda une bouteille de champagne et se montra très entreprenant auprès de Soad. Celle-ci joua son rôle à la perfection, cachant ses angoisses et son appréhension sous un masque de gaieté.

Le chanteur au teint de jeune fille termina son tour de chant et l'orchestre entama immédiatement un mambo. De nombreux couples se levèrent et envahirent la piste.

— Allons danser, dit Durane.

Soad se laissa entraîner. Durane la prit dans ses bras et leurs deux corps se soudèrent. Soad dansait aussi bien qu'une professionnelle, ondulant des hanches, balançant son corps avec souplesse mais sans exagération au rythme des accords. Leurs yeux se croisèrent et Durane lut la crainte que la jeune métisse ressentait. Le jeu qu'il lui avait demandé de jouer était cruel, mais encore une fois il n'avait pas le choix des moyens.

Ils regagnèrent leurs places un moment plus tard et presque tout de suite après, la voix du speaker invisible annonça comme chaque soir le clou du spectacle : la belle, la célèbre, l'incomparable, la dynamique Dolorès Delmontès dans son sensationnel numéro de danse et de strip-tease.

Imitant les spectateurs médusés par l'incomparable beauté de la danseuse espagnole, Durane lui accorda toute son attention. Il n'avait pas souvent rencontré une fille aussi parfaite qui offrait aux yeux de la salle en extase un visage de madone sur un corps de nymphe.

Quand Dolorès commença son numéro de strip-tease proprement dit, Durane glissa la main vers le sac de Soad qui était resté sur la table et y glissa discrètement trois billets de dix mille francs et la clé de contact de la voiture. Puis il se pencha vers elle et lui glissa quelques mots à l'oreille.

La jeune femme le regarda avec des yeux où se lisait davantage d'appréhension que d'étonnement. Mais elle ne répondit rien et se contenta de lui faire un signe de tête affirmatif. Durane se leva doucement, et évitant de déranger les gens, se dirigea

vers une petite porte qui s'ouvrait à droite de la piste et au-dessus de laquelle était inscrit en lettres lumineuses : *Sortie de Secours — Toilette*.

Un type mince et de petite taille, portant une fine moustache noire était appuyé contre le mur à deux mètres de la porte, les bras croisés, et dévorait des yeux la belle Dolorès en train de retirer son soutien-gorge. Durane eut un léger tressaillement en reconnaissant Ben Saffa, le Tunisien qui avait filé Charrière depuis le départ d'Orly et qui l'avait signalé à ses comparses en sortant de l'aérogare.

Durane détourna promptement la tête et passa à côté de lui sans se faire remarquer. Il se retrouva en face des lavabos et s'engagea dans le couloir qui s'ouvrait sur sa gauche. Il se trouvait dans le fond du bâtiment, derrière la piste. Un escalier descendait au sous-sol. Durane n'hésita pas et se mit à le descendre.

Parvenu au bas de l'escalier, il repéra plusieurs portes, dont deux portaient une inscription. Durane lut : *Direction*, et un peu plus loin : *Dolorès Delmontès*.

Durane appuya la main sur la poignée et la porte s'ouvrit sans résistance. Il entra et la referma derrière lui. C'était une pièce assez grande et rectangulaire. Un fauteuil faisait face à une grande glace scellée dans le mur, surmontée d'une lampe. De nombreux tubes de maquillage et des boîtes de poudre traînaient sur la tablette au-dessous de la glace. Dans un angle il y avait un paravent sur lequel était accroché un cintre avec une robe et des sous-vêtements. Un peu plus loin, dans le fond de la pièce une paire de chaussures à talons hauts gisait sur

le plancher ciré à côté d'un gros pouf recouvert de cuir travaillé. Un parfum de violette imprégnait l'air.

Durane regarda partout autour de lui, ramassa un soutien-gorge et une paire de bas qu'il remit sur le paravent et alla s'asseoir dans le fauteuil. Il le fit pivoter face à la porte, alluma une cigarette et attendit.

Les rythmes de la musique espagnole parvenaient distinctement jusqu'à lui. Il entendit éclater les applaudissements et la salle hurler de plaisir. Il sut que Dolorès venait de terminer son numéro. Puis il entendit de nouveau l'orchestre qui repartait sur un cha-cha-cha endiablé et un martèlement de pas au-dessus de sa tête lui apprit que la danse reprenait.

La porte s'ouvrit d'un seul coup. Dolorès entra dans la loge et la referma en la claquant derrière elle. Elle était nue dans son peignoir blanc et tenait ses habits de danseuse sur son bras. Elle fit deux pas en avant, puis s'immobilisa à la vue de Durane, son visage exprimant la stupéfaction :

— Qu'est-ce que vous faites là ? lança-t-elle d'une voix courroucée, en lui jetant un regard flamboyant.

— Je vous attendais ! dit Durane avec son plus beau sourire.

Décontenancée, Dolorès demeura un instant sans réaction, puis elle fit demi-tour et ouvrit la porte toute grande :

— Sortez ! ordonna-t-elle.

Durane se leva en prenant tout son temps. Il éteignit son mégot dans une boîte à maquillage, se dirigea vers la porte qu'il referma, puis se retourna vers l'Espagnole :

— Je sortirai, dit-il, mais avec vous.

Dolorès jeta ses habits par terre et posa les deux mains sur ses hanches. Ses grands yeux noirs tournaient au vert, tant sa fureur était grande :

— Vous vous prenez pour un don Juan, n'est-ce pas? Vous croyez qu'il n'y a qu'à lever le petit doigt pour que toutes les femmes vous suivent?

— Non, dit Durane. Je sais aussi lever la main quand c'est nécessaire. Que choisissez-vous?

Les yeux de Dolorès se fendirent comme ceux d'une chatte en colère. Elle leva la main et l'abattit à toute volée vers la figure de Durane. Mais son intention de le gifler demeura seulement une intention. Durane lui saisit le poignet et l'immobilisa dans une poigne d'acier. Elle se débattit comme une forcenée et hurla en cherchant à lui griffer le visage de sa main demeurée libre. Durane lui lâcha le poignet et étouffa son hurlement en lui saisissant la gorge. Il sentit les cartilages craquer sous ses doigts. Elle s'immobilisa, le visage défait, l'œil hagard, cherchant l'air, dévisageant, avec effroi le regard gris et glacé qui la transperçait.

— Si vous élevez la voix seulement au-dessus de la normale, je vous tue ! prononça Durane en mâchant ses mots.

Il desserra son étreinte. Les marques de ses doigts étaient imprégnées sur le cou blanc et lisse de l'Espagnole. Le visage de celle-ci s'était transformé, sa rage avait disparu comme par enchantement et faisait place à la crainte. Pendant un instant, il ne resta rien de l'orgueilleuse et fière Andalouse. Puis elle finit par se ressaisir et recula lentement jusqu'au fauteuil.

— Maintenant vous allez vous habiller, dit Durane. Et faites vite, je suis pressé.

Elle passa sans mot dire derrière le paravent et commença à mettre ses vêtements. Durane poussa le pouf près de la paroi et s'assit dessus pour la surveiller.

Dolorès finissait de mettre sa robe quand brusquement la porte s'ouvrit. Ben Saffa apparut, les yeux fous de rage et une lame de plus de quinze centimètres de long jaillit dans sa main.

Surpris, Durane se leva et recula d'un pas derrière le pouf. Il n'eut pas le temps de sortir son automatique. Le Tunisien se jeta sur lui avec la rapidité d'une mangouste attaquant un cobra.

D'un violent coup de pied, Durane lui expédia le pouf dans les jambes. Fauché, Ben Saffa décolla du sol et s'affala sur le ventre, les bras en avant, sa lame serrée entre ses doigts crispés. Durane leva le pied gauche et lui écrasa la main. Le Tunisien redressa la tête en gueulant. Durane lui balança son pied droit dans la figure. La tête de Ben Saffa rebondit contre le mur. Il retomba inerte sur le plancher, assommé.

Durane sortit son automatique de son holster, le glissa dans la poche de sa veste et se retourna vers Dolorès qui avait assisté à la scène avec un visage décomposé.

— Mettez vos chaussures et filons d'ici.

Elle s'exécuta sans rechigner, comme une hyène apprivoisée.

— Nous allons sortir tous les deux, l'un à côté de l'autre ! reprit Durane. Comme de bons amis. Je m'appelle Martin et vous m'avez connu à Rabat. Si quelqu'un essaie de vous retenir, débrouillez-vous pour qu'on vous fiche la paix. Inutile de vous dire que si vous tentez quoi que ce soit pour essayer de

filer ou que vous échangeiez le moindre signe d'intelligence avec quelqu'un, je vous abats comme du vulgaire gibier. Je tiens à vous préciser que j'ai des réflexes et que je tire vite. Maintenant allons-y !

Domptée, Dolorès passa devant lui et sortit de la loge. Ils se mirent à monter l'escalier, côte à côte. Ils croisèrent un type en blouse grise, probablement un machiniste, qui salua Dolorès sans s'étonner de la présence de Durane.

— Nous allons essayer de sortir par la porte de secours, dit Durane quand il se fut éloigné.

— Elle est fermée à clé, murmura l'Espagnole d'une voix sourde.

— Alors nous allons sortir par la salle, comme tout le monde.

Elle lui jeta un bref coup d'œil et une flamme s'alluma dans ses yeux :

— Vous êtes fou ou inconscient.

— Ni l'un ni l'autre ! dit Durane. Donnez-moi le bras et avancez !...

Cela se passa beaucoup plus facilement que Dolorès ne l'imaginait. De nombreux regards admiratifs la suivirent tandis qu'elle se faufilait entre les tables, avec Durane souriant. Le personnel débordé ne remarqua rien ou ne s'en étonna pas. Ils se retrouvèrent tous les deux dans la rue sans que personne ait songé à les arrêter.

Durane la fit presser le pas sur le trottoir. Il s'arrêta en face de la Versailles, ouvrit la portière arrière et lui fit signe de monter. Il s'installa à côté d'elle et remit son automatique dans sa gaine. Dolorès s'aperçut qu'il y avait une femme au volant. Durane se pencha en avant :

— En route. La pêche a été bonne.

-:-

Soad conduisait d'une main souple et possédait d'excellents réflexes. Malgré la présence de la danseuse dans la voiture, elle se sentait beaucoup plus détendue depuis qu'elle avait quitté le cabaret. Tout s'était passé beaucoup plus simplement qu'elle ne l'avait imaginé. Il n'y avait pas eu de coup de feu ou quelqu'autre scène violente.

La Versailles évita une grosse Buick noire qui stationnait tous feux éteints à l'angle de la rue Offenbach, et tourna lentement dans la rue de Marseille. Ni Soad, ni Durane qui se trouvait assis à droite, ne remarquèrent qu'il y avait trois occupants dans cette Buick. Mais Dolorès, elle, s'en aperçut. Elle distingua au passage l'énorme silhouette du chauffeur et reconnut nettement le visage émacié de Kassouf. Elle eut même le sentiment très net que leurs regards s'étaient croisés et qu'il l'avait reconnue. Son cœur se serra dans sa poitrine et elle concentra toute sa volonté pour ne pas trahir son émotion.

— Vous vous arrêterez en face de chez vous, de l'autre côté de la rue, dit Durane. Et vous laisserez tourner le moteur.

Soad fit exactement ce qu'il lui demandait et arrêta la voiture au bord de la chaussée.

— Maintenant vous allez monter dans votre appartement, reprit Durane. Vous entasserez dans une valise tout ce qui vous est nécessaire pour un voyage de plusieurs jours et vous redescendrez. Dépêchons-nous, je vous attends.

Soad se retourna et dévisagea Durane. Elle fut sur le point de lui demander des explications, y renonça et descendit sans prononcer un mot.

Durane la vit traverser la rue et pénétrer dans l'immeuble. Il venait de penser qu'il commettait une imprudence en revenant chez Soad. Si Charrière était encore en vie, ça ne faisait aucun doute qu'on allait le torturer jusqu'à ce qu'il avoue où se cachait son collègue. Charrière était un dur à cuire et ne cracherait pas le morceau facilement, mais il finirait par le faire. Durane connaissait mieux que personne les moyens employés pour faire avouer quelqu'un. La belle et voluptueuse Dolorès assise à ses côtés n'échapperait pas à cette règle et Durane se chargeait de la faire se mettre à table quand le moment serait venu.

Il suivait le fil de ses pensées quand une grosse Buick noire apparut dans la rue et dépassa la Versailles. D'instinct, Durane agrippa Dolorès avec brutalité et s'écrasa avec elle dans le fond du véhicule. Comme un bruit de scooter, une rafale assourdie crépita dans la nuit. Les balles sifflèrent au-dessus de leurs têtes, découpant les glaces des portières aussi proprement qu'une scie.

La Buick fit un démarrage foudroyant, les pneus sifflèrent sur le goudron et elle disparut dans la rue de la Méditerranée.

Durane n'attendit pas qu'elle eut fait le tour du pâté de maisons pour réagir. Sans s'inquiéter de l'Espagnole atterrée, il enjamba le dossier du siège avant et se glissa sous le volant. Il démarra aussitôt, passa rapidement les vitesses et fila tout droit jusqu'à l'avenue d'Espagne, le pied collé au plancher.

Une fureur indescriptible altérait ses traits. Il venait d'échapper par miracle à un traquenard stupide. L'acharnement du réseau ennemi à vouloir lui faire la peau était significatif. Non seulement on voulait le liquider, mais on voulait le liquider rapidement et avant qu'il ait découvert quelque chose.

Durane maintenant possédait un atout et il était de poids. Il s'était emparé de la belle Dolorès. Grâce à ce maillon, il devait pouvoir remonter la chaîne du réseau. Il était impatient de pouvoir l'interroger à son aise et se promettait de lui infliger une séance de strip-tease où ses mains expertes en claques bien appliquées remplaceraient les castagnettes.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Dolorès se tenait immobile, les yeux fixes, l'air consterné. Une idée germa dans l'esprit de Durane et il entrevit un moyen beaucoup plus habile que la torture pour obtenir d'elle le maximum de renseignements.

Il arrêta la Versailles le long de l'avenue en face de la gare où il savait trouver une cabine téléphonique. Il descendit de voiture et fit signe à Dolorès de le suivre. Celle-ci ne se fit pas prier et s'exécuta sans un mot. Son orgueil semblait avoir complètement disparu et ses gestes étaient devenus mécaniques.

— Nous allons téléphoner, dit Durane. Suivez-moi.

Ils traversèrent l'avenue, marchant côte à côte. Il était presque minuit. Il n'y avait pour ainsi dire plus de circulation et le temps était d'une agréable douceur, le vent étant tombé.

Durane fit entrer Dolorès dans la cabine et y pénétra à son tour. Il introduisit un jeton dans l'ap-

pareil et composa sur le cadran le numéro de Soad. Au troisième appel on décrocha.

— Allô, Soad?

— Oui... fit la voix timide de la jeune métisse. Qui est à l'appareil.

— Durane. Ecoutez-moi bien, Soad. Ne restez pas dans votre appartement, il a été repéré. Faites votre valise et allez à l'hôtel pour quelques jours. Et n'attendez pas à demain, allez-y tout de suite.

— Mais que s'est-il passé? J'ai entendu des détonations dans la rue...

— Je vous expliquerai ça plus tard. Faites votre valise et partez.

Durane et Dolorès sortirent de la cabine, abandonnant la Versailles au bord de la route. Avec les vitres brisées, elle n'aurait pas manqué d'attirer l'attention de la police marocaine.

— Vous connaissez la rue Nicot?

— Oui, fit Dolorès d'une voix éteinte. Ce n'est pas loin d'ici.

— Alors, vous allez me servir de guide. Et pas d'entourloupette, cela ne vous avancerait à rien et je risquerais de me fâcher.

Une chose étonnait Durane. C'était que Charrière se soit mis à table aussi vite. Il pensa qu'on ne devait pas l'avoir ménagé. On avait dû le torturer sans relâche et avec raffinement pour lui faire donner aussi vite l'adresse de Soad.

Durane se reprocha d'avoir pensé trop tard à ce détail qui aurait pu lui coûter la vie. Les types qu'il combattait avaient accumulé de lourdes dettes vis-à-vis de lui et Durane se faisait toujours rembourser. Mais cette fois-ci, il était bien décidé à leur faire encore payer les intérêts.

La maison que Charrière avait louée dans la rue Nicot était une petite villa à un étage, entourée d'un jardin. Durane s'approcha de l'entrée. Il introduisit la clé dans la serrure et la porte s'entrebâilla. Il pénétra dans l'entrée et, s'éclairant de son briquet-torche, repéra tout de suite le compteur électrique. Il n'eut plus qu'à abaisser la manette et la lumière jaillit tout autour d'eux venant des pièces qui donnaient dans le hall et dont les portes étaient demeurées ouvertes.

— Entrez par ici ! fit-il à Dolorès en lui désignant le salon où les meubles étaient protégés de la poussière par des housses.

Il remarqua qu'elle paraissait moins effondrée et qu'elle avait retrouvé quelque couleur. Une certaine animation brillait dans ses yeux.

Il lui désigna un fauteuil et en retira la protection :

— Asseyez-vous !

Dolorès se laissa tomber dedans. Durane sortit un paquet de cigarettes et lui en tendit une qu'elle accepta machinalement. Il lui donna du feu, se servit à son tour et aspira quelques bouffées, la fixant de son étrange regard gris. L'Espagnole soutint ce regard pendant quelques secondes, puis baissa les yeux.

— Alors ? commença Durane. Que dites-vous de vos petits copains ? Ils sont épatants, hein ? Et pas regardant sur les moyens ? Ils s'en foutent pas mal de trouer votre joli petit corps pour m'avoir !

Elle lui lança un regard aussi brûlant qu'une flèche empoisonnée.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis. Et vous avez très bien compris, ma petite. Les types du réseau auquel vous appar-

tenez viennent de nous canarder à la mitraille.

— Et alors?

— Et alors ils savaient parfaitement bien que vous étiez avec moi dans la voiture. Pour m'abattre, ils n'ont pas hésité à vous sacrifier.

— Vous mentez ! cria presque Dolorès en se redressant.

Durane laissa voir un sourire de loup. Il tira lentement sur sa cigarette et reprit d'une voix posée :

— Vous savez bien que non.

La gorge de l'Espagnole se contracta, ses joues se creusèrent. Ses narines frémirent, des larmes de rage embuèrent ses yeux et coulèrent le long de son visage comme des gouttes de rosée. Elle demeura quelques secondes dans cette attitude, comme refusant encore d'admettre son humiliation. Puis, ses nerfs flanchèrent d'un seul coup et elle se mit à sangloter, le visage enfoui dans ses mains.

Durane la laissa pleurer. Il reconnaissait bien là la fierté de cette race de la péninsule ibérique qui souffrait davantage encore de son orgueil blessé que de toute autre blessure. Il fut convaincu qu'il ne serait pas obligé d'avoir recours aux manières fortes pour obtenir d'elle ce qu'il voulait savoir, et qu'avec un peu de diplomatie il pourrait même s'en faire une alliée farouche qui accepterait tout pour se venger.

La laissant cuver sa rancœur et son désespoir, Durane inspecta les lieux. Il finit par dénicher un fond de vodka Smirnoff dans une bouteille qui traînait dans un placard. Il prit deux verres qu'il essuya avec son mouchoir et rentra dans le salon, la bouteille sous le bras.

Dolorès ne pleurait plus, mais ses yeux étaient rouges et son regard farouche. Durane tira une petite table qu'il approcha de son fauteuil, dévissa le bouchon de la bouteille et remplit les verres. Il en tendit un à Dolorès :

— Tenez, buvez ça. Les Russes prétendent qu'il n'y a rien de mieux pour tuer le cafard.

Dolorès le fixa avec un étrange regard, puis approcha le verre de ses lèvres et le but d'une seule lampée.

— Et maintenant je vous écoute, mon petit, dit Durane en prenant place en face d'elle. Vous devez avoir pas mal de choses à me raconter...

CHAPITRE

12

IL N'ETAIT PAS ENCORE sept heures du matin quand Mustapha se réveilla. Il mit les pieds en bas du lit avec effort et les ressorts du matelas grincèrent. Il bâilla à se décrocher la mâchoire et se gratta le cuir chevelu.

Mustapha n'avait pas l'habitude de se lever de si bonne heure et il se sentait d'une humeur de chien. Tout ça à cause de ce salaud de Français qui depuis trois jours leur en faisait voir de toutes les couleurs. La veille encore, il avait de nouveau réussi à leur glisser entre les pattes.

Au cours de sa carrière de tueur, Mustapha ne se souvenait pas avoir eu affaire à un type aussi coriace. Il déjouait toutes les ruses, enjambait les pièges en semant la terreur sur son passage. Il avait anéanti presque tous ses hommes à la grenade et courait toujours. Et non seulement il courait tou-

jours, mais il avait kidnappé la maîtresse de Kassouf. Mustapha n'était pas loin de penser que ce type était protégé par Allah lui-même.

Il enfila ses pantalons qui traînaient sur une chaise, mit ses chaussures sans les lacer et passa dans la pièce à côté qui lui servait de cuisine. Sadhim n'était plus là pour le servir et Mustapha était obligé de tout faire lui-même. C'était encore le Français qui était responsable de ça. Ce cochon avait désorganisé sa bande et il ne lui restait plus qu'un seul type vivant : Marcos. Il se demanda qui allait remplacer Sadhim au garage. Marcos était un tueur et ne connaissait rien en mécanique et Mustapha pas davantage. Et il ne pouvait pas non plus abandonner le garage qui était la meilleure couverture qu'il eût jamais possédée.

Il se promit d'en parler à Kassouf. En attendant il fallait justement qu'il se rende au rendez-vous que celui-ci lui avait fixé. Kassouf avait toujours eu des idées. Il allait reprendre l'offensive. Mustapha ne voyait pas comment, mais maintenant plus que jamais il avait confiance en son chef. Kassouf était le cerveau de l'organisation, Mustapha et ses hommes en étaient les membres. Et tant que le cerveau fonctionnait encore il y avait de l'espoir. Mais il était temps que ça change.

Mustapha, lui, aurait donné tout ce qu'il possédait pour tenir le Français entre ses griffes. Si jamais il avait cette chance-là, ce qu'il avait fait subir à son collègue n'était que de voluptueuses caresses auprès de ce qu'il lui réservait.

Pendant que son café chauffait, il finit de s'habiller et alluma une cigarette. Au même instant le klaxon d'une voiture se fit entendre. Mustapha

grommela. Les embêtements arrivaient plus vite encore qu'il ne l'avait pensé. Un automobiliste s'était avancé devant le garage malgré le rideau de fer abaissé.

Si c'était pour de l'essence, Mustapha était capable de faire le travail. Mais si c'était pour réparer même une bricole, il allait l'envoyer sur les roses. Par mesure de précaution, il glissa son automatique dans sa poche, car avec ce maudit Français, il fallait s'attendre à tout.

Mustapha traversa le garage et souleva le rideau de fer. Une voiture était arrêtée devant la pompe à essence ; c'était une Dauphine conduite par une femme qui portait des lunettes noires.

Le colosse avança sans méfiance. Il pencha la tête à la portière pour lui demander ce qu'elle voulait et c'est à ce moment-là qu'il la reconnut. Il demeura d'abord sans réaction, puis son instinct fut plus rapide que son esprit. Il sentit qu'un danger le menaçait et recula vivement. Mais une voix métallique le cloua sur place :

— Ne bouge pas et écarte les mains de tes poches !

La voix était partie de derrière lui, sur sa droite. Mustapha s'immobilisa et ne bougea plus d'un millimètre. Il connaissait trop bien les règles du jeu pour prendre un risque dans une situation comme celle-là.

— Recule-toi, maintenant !

Mustapha s'exécuta avec lenteur. Rien qu'au ton sur lequel les ordres étaient donnés, il savait qu'il n'y avait rien d'autre à faire qu'à obéir et qu'il ne tenterait sa chance que si l'occasion se présentait.

— Maintenant vous pouvez sortir de la voiture, Dolorès.

Elle fit ce qui lui était demandé. Puis, Mustapha vit apparaître un grand type mince, presque aussi grand que lui, bâti en athlète, habillé d'un costume gris, aussi impeccable qu'une gravure de mode. Ses yeux gris étaient froids comme l'acier et l'automatique qu'il tenait dans son poing appuyé contre sa hanche ne tremblait pas. Rien que la manière dont il tenait son arme était significative. Mustapha n'avait pas imaginé que le type qu'ils cherchaient vainement à abattre depuis trois jours avait ce physique. Mais il n'en fut pas surpris.

— Et maintenant rentre au garage ! ordonna Durane.

Mustapha fit demi-tour et s'avança avec lenteur en direction du bâtiment. Durane lui emboîta le pas, marchant trois mètres derrière lui. Quand ils furent à l'intérieur, Durane demanda à Dolorès d'allumer et de baisser le rideau de fer. Elle fit ainsi qu'il le lui demandait.

— Maintenant allez lui prendre son arme dans la poche droite de sa veste !

Dolorès décrivit un arc de cercle pour ne pas passer entre Durane et Mustapha. Elle aborda le colosse de face, depuis l'autre côté, glissa la main dans sa veste et lui enleva son automatique. Au même instant, avec une rapidité inouïe, Mustapha lui saisit le poignet en la faisant pivoter autour de lui et la souleva comme une plume, se servant d'elle comme un bouclier. Dolorès cria et jeta l'automatique qui tomba dans un bidon d'huile.

Durane tira dans les jambes de Mustapha et fonça sur lui comme un loup. Le colosse gueula et lui balança Dolorès dessus de toutes ses forces. Durane perdit l'équilibre et s'écroula sur le sol avec l'Es-

pagnole. Il n'eut pas le temps de se dégager que Mustapha plongeait sur lui, l'écrasant de tout son poids. Il cogna Durane à la nuque, mais le coup dévia vers le creux de l'épaule.

Durane eut l'impression que tout son côté gauche se paralysait. Il lui envoya son genou dans le foie et sentit le colosse se dégonfler avec un râle sourd. Il parvint à dégager son bras emprisonné mais le pied de Mustapha lui écrasa le poignet et il lâcha son automatique. Durane lui balança deux fois de suite son coude dans la mâchoire, mais c'était comme s'il avait frappé dans un sac de sable, les coups s'enfonçaient dans la graisse. Il le frappa encore deux fois derrière la tête. Mustapha lâcha prise et s'affala sur le côté, étendant sa grosse patte pour s'emparer de l'automatique qui gisait sur le ciment. D'un coup de pied, Durane faucha l'arme qui décrivit une courbe jusqu'au milieu du garage.

Les yeux fous de rage, Mustapha se redressa sur les genoux et leva son poing énorme qui eut assommé un bœuf. Durane lui balança son pied dans la figure. Le colosse fut projeté en arrière, sa tête heurta lourdement le ciment et il ne se releva pas.

Durane se remit péniblement sur ses jambes. Tous les membres lui faisaient mal ; son épaule gauche était comme paralysée et il ne sentait plus sa main droite. Il fit un pas incertain vers le colosse dont le corps se soulevait spasmodiquement. Celui-ci se releva au même instant et éleva sa grosse patte d'ours armée d'une lame.

Trois coups de feu éclatèrent dans le garage faisant autant de bruit qu'une décharge de dynamite. Mustapha demeura le bras en l'air. Son couteau glissa entre ses doigts et tomba sur ses genoux.

Il le regarda avec un air hébété, puis deux gorgées de sang noir sortirent de sa bouche lippue et inondèrent sa veste. Il se coucha lentement sur le côté comme un gros mammifère et ne bougea plus.

— Pourquoi avez-vous tiré? dit Durane en se retournant vers Dolorès dont la fine main blanche était crispée sur l'automatique encore fumant.

— Il allait vous tuer ! dit l'Espagnole.

— Maintenant on ne peut plus rien savoir de lui. Il ne fallait pas tirer, Dolorès.

— Il allait vous tuer ! répéta la danseuse, le visage défait. Il allait lancer le couteau !... Et puis, ajouta-t-elle, il n'avait pas grand-chose à vous dire. Ce n'est qu'un tueur à la solde de Kassouf. C'est Kassouf qui vous dira ce que vous voulez savoir.

— Je l'espère bien, dit Durane avec un sourire cruel.

Il pénétra dans le bureau de Mustapha et inspecta tous les papiers qui s'y trouvaient. Mais il n'y avait que des factures et rien qui pût l'intéresser. Il inspecta également les autres pièces et revint au garage où l'attendait Dolorès.

— Il vaudrait mieux ne pas nous attarder ici, fit-elle. Quelqu'un peut venir.

Durane ne lui répondit pas et continua à fouiner dans le garage. Il finit par trouver ce qu'il cherchait : une grosse dalle de pierre emprisonnée dans le ciment. Il passa ses deux doigts dans l'anneau de fer et la souleva. Une odeur qu'il aurait reconnue entre mille lui monta dans les narines et le prit à la gorge. Il savait d'avance ce qu'il allait trouver dans la cave.

— Où allez-vous? demanda Dolorès en le voyant disparaître par une échelle de fer.

— J'ai besoin de m'assurer de quelque chose.

— Je vous accompagne.

— Non, restez là et attendez-moi. Ce que je vais voir est un spectacle beaucoup moins ravissant que votre numéro de strip-tease.

Elle eut un léger sourire, le premier que Durane voyait sur son visage depuis qu'il s'était introduit dans sa loge.

Arrivé au bas de l'escalier, l'odeur nauséabonde était à peine supportable. Durane sortit son mouchoir et le mit sur son nez avant de pousser la porte entrebâillée qu'il distinguait dans l'obscurité.

Il alluma son briquet-torche et inspecta les lieux. La cave cimentée de chaque côté était une chambre de torture admirablement pourvue en ustensiles de tous genres ; mais il ne s'attarda pas à en faire l'inventaire. Il se dirigea tout de suite vers deux formes noires qui gisaient sur le sol bétonné.

Le premier cadavre lui était inconnu. C'était un jeune homme maigre. Son genou était désarticulé et un morceau de chair était arraché de sa cuisse ensanglantée. Mais ce n'était pas de ça qu'il était mort. On lui avait tiré une balle dans la nuque.

Durane s'approcha du deuxième cadavre. Quand il abaissa son briquet-torche, la nausée le prit et il dut faire un effort pour ne pas vomir. Ce deuxième cadavre était celui de Charrière. Mais il ne le reconnut qu'à ses habits. Ses doigts étaient crispés, rouges de sang et on lui avait arraché les ongles. Quant à son visage, ce n'était plus qu'une plaie hideuse. Il avait les yeux crevés et un morceau de chair violette sortait de sa bouche tordue. Durane eut le courage de se pencher et de regarder d'un

peu plus près. Il comprit que c'était la langue de Charrière, à demi sectionnée.

Durane demeura pétrifié. Il eut honte de lui. Il avait pour ainsi dire douté de Charrière, lui avait reproché mentalement de s'être mis à table tout de suite. Et Charrière avait dû tenir le coup comme peu de types sont capables de le faire. Peut-être même avait-il tenu le coup jusqu'au bout sans parler.

Durane détourna la tête et sortit de la cave. Il retrouva Dolorès immobile au bord de la trappe.

— Fichons le camp d'ici ! murmura-t-il d'une voix sans timbre.

Sans accorder un seul regard au corps inanimé de Mustapha qui baignait dans une mare de sang, ils sortirent tous les deux du garage et s'installèrent dans la Dauphine qui les attendait devant la pompe à essence. Durane mit le moteur en marche et la voiture rejoignit l'avenue. Il était encore très tôt et quelques véhicules seulement roulaient sur la chaussée balayée par le vent.

Durane conduisait d'une main souple, noyé dans ses pensées, oubliant la présence de l'Espagnole. Il savait par celle-ci que Mustapha était le seul à pouvoir lui indiquer l'adresse de Kassouf. Il se demanda un instant si elle ne jouait pas un jeu dangereux ; si elle n'avait pas abattu Mustapha pour qu'il ne puisse plus parler. Mais il chassa rapidement cette pensée, qui bouleversait la logique la plus élémentaire. Rien n'avait empêché Dolorès de tirer sur lui plutôt que sur Mustapha.

Espagnole au sang bouillant, Dolorès avait retourné sa veste depuis que son amant avait tenté de la sacrifier. La haine s'était infiltrée en elle et

avait remplacé l'amour, elle ne pensait plus qu'à se venger. Par un concours de circonstances assez extraordinaires, elle était devenue une alliée farouche sur laquelle il pouvait compter pour mettre la main sur Kassouf. Prudent, méfiant comme un chat sauvage, Kassouf n'avait confiance en personne. Il savait quand et où joindre Dolorès, mais quand celle-ci voulait le voir, elle devait téléphoner à un numéro qui ne figurait pas dans l'annuaire. C'était toujours une voix de femme qui répondait. Une demi-heure plus tard Kassouf la rappelait à son hôtel depuis une cabine publique.

Kassouf était la tête du réseau de Tanger, le seul à connaître l'identité du « Grand Patron », l'homme mystérieux qui dirigeait dans l'ombre une vaste organisation d'espionnage dont les ramifications s'étendaient jusque dans les laboratoires secrets de Reggane, placés sous le contrôle de l'armée.

Cette fameuse Opération Z dont lui avait parlé Dolorès, qui n'en connaissait ni le but ni la signification, demeurait le problème à résoudre. Et tant que Durane n'aurait pas résolu ce problème, sa mission ne serait pas remplie.

La liquidation des « permanents » du Deuxième Bureau au Maroc, la liquidation de Leplattre, le suicide du Pr Bernier, la disparition du sergent Ruegg et le vol des tubes d'iode radioactif, tous ces événements s'étaient produits pour que puisse se réaliser l'Opération Z. Deux hommes seulement pouvaient lui donner la clé de l'énigme, c'étaient le mystérieux « Grand Patron » lui-même et Kassouf. Durane ne sachant pas qui était le Grand Patron, son objectif était Kassouf.

La Dauphine atteignit la rue de Lewinston sans

qu'il eût échangé une seule parole avec la danseuse. Il manœuvra le volant, tourna dans la rue d'Australie, traversa l'avenue de Londres et s'engagea dans la rue Nicot. C'est à ce moment-là qu'une pensée lui traversa l'esprit comme un trait de lumière. Il freina brusquement et arrêta la voiture au bord du trottoir sans motif apparent.

Il se tourna avec lenteur vers Dolorès et l'observa avec une lueur étrange dans les yeux :

— Êtes-vous toujours décidée à m'aider? fit-il.

— Je me suis juré d'avoir la peau de Kassouf! répondit Dolorès sans l'ombre d'une hésitation.

— On dit qu'il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué! fit Durane. Mais je crois que je peux déjà vous vendre celle de Kassouf...

-:-

La sonnerie du téléphone vibra dans un long appel et fit tressaillir Kassouf. Il entendit le pas de la vendeuse qui traversait le magasin pour prendre la communication.

Jamais Kassouf ne s'était senti aussi nerveux. Une porte qui s'ouvrait, le craquement d'un meuble, le moindre bruit le faisaient sursauter. Il se rendait compte qu'il avait les nerfs à fleur de peau. Et c'était pourtant plus que jamais le moment de garder son calme, de demeurer lucide, de contrôler tous ses réflexes.

La malchance continuait à le poursuivre avec un acharnement diabolique et il avait l'impression de courir à la catastrophe. Après le massacre de la plus grande partie des tueurs à la solde de l'Orga-

nisation, après le rapt de Dolorès au cabaret, Mustapha à son tour venait d'y laisser sa peau. L'énorme Mustapha, le plus redoutable tueur à gages que Kassouf eût jamais rencontré au cours de sa vie aventureuse avait été découvert dans son garage, tué de trois balles dans le ventre.

Malgré tout ce que Kassouf avait mis en œuvre pour supprimer cet agent français, celui-ci avait réussi à démolir une partie du réseau. Du moins il l'avait coupé en deux aussi nettement qu'avec une paire de tenailles. Mustapha supprimé, c'était la coupure entre la tête et les membres et Kassouf demeurait seul à faire face à cet oiseau de proie invulnérable. Il ne lui était plus possible de réorganiser les déchets d'une équipe de tueurs qu'il ne connaissait pas et qui ne l'avaient jamais vu. Il demeurait seul en course avec le poids d'une responsabilité écrasante, seul à défendre un secret qu'il fallait préserver à tout prix. Le « Grand Patron » qu'il avait enfin pu contacter ne pouvait lui être d'aucun secours et continuait à lui laisser carte blanche pour le secteur de Tanger.

Le temps filait, les jours se succédaient et rien ne laissait présumer que le jour J de l'Opération Z était imminent. Depuis des mois c'était l'attente lancinante et démoralisante. Maintenant le danger, écarté systématiquement depuis plusieurs semaines, était de nouveau là, plus près que jamais, suspendu sur la réussite de l'opération comme l'épée de Damoclès. Kassouf se demandait s'il ne devait pas brûler ses vaisseaux.

On frappa à la porte et la vendeuse apparut :

— Une dame vient de téléphoner, monsieur. Elle demande si on lui achèterait deux vases chinois dont

elle veut se débarrasser. Je lui ai répondu par la négative...

La jeune fille suspendit sa phrase devant l'expression de Kassouf. Elle crut qu'elle venait de commettre une énorme sottise. Rouge comme une tomate, elle reprit en balbutiant :

— J'ai... j'ai cru bien faire... Vous m'aviez dit...

— Vous avez très bien fait ! coupa Kassouf d'une voix sans timbre.

Elle le regarda, ahurie, puis s'éloigna sans oser lui demander d'explication. Quand elle fut sortie, Kassouf se leva en proie à une exaltation sans borne. Quand la vendeuse venait lui annoncer qu'un particulier s'informait pour savoir si la maison rachetait des bibelots ou des choses anciennes, Kassouf savait que c'était Mustapha ou Dolorès qui téléphonnait et avait besoin de le voir d'urgence.

Kassouf se demanda ce que cela signifiait. Dolorès avait-elle réussi à s'échapper des griffes du Français ou était-ce un piège ? Il pencha pour cette dernière hypothèse. Dolorès avait dû parler et le Français se servait d'elle pour l'attirer dans un guet-apens.

Il se mit à réfléchir, allant et venant dans la petite pièce comme un fauve dans sa cage. Il s'arrêta brusquement et une lueur passa dans ses yeux noirs. Il ouvrit le tiroir secret de son bureau, prit son automatique et saisit son chapeau.

En traversant le magasin il annonça à la vendeuse qu'il s'absentait et qu'il ne reviendrait probablement pas avant l'heure de la fermeture. Habitée à ses allées et venues, elle ne s'en montra pas surprise.

Kassouf s'installa dans sa Chevrolet garée au coin

de la rue du Portugal. Il fila à bonne allure et s'arrêta trois cents mètres plus loin après avoir dépassé le cimetière israélite. Il descendit, entra dans un café, demanda un jeton de téléphone et s'enferma dans la cabine. Une minute plus tard, il obtenait l'hôtel *Cyros* et entendit la voix de Dolorès à l'autre bout du fil :

— Santos à l'appareil !

— Allô ? Il faut que je vous voie tout de suite ! Je suis à l'hôtel depuis une heure...

La voix était grave et le ton angoissé. Kassouf hésita à répondre.

— Allô ? reprit la voix de Dolorès. Allô ? vous m'entendez ? Il faut que je vous voie tout de suite sinon il sera trop tard...

— Trouvez-vous dans une demi-heure à la *Brasserie de France* !...

CHAPITRE

13

KASSOUF RACCROcha, sortit de la cabine, traversa le café sans prendre de consommation et rejoignit sa voiture. Dix minutes plus tard il se gara sur la place de France devant le *Café Normandy*. Il demeura au volant de la Chevrolet et observa les véhicules qui arrivaient et repartaient. Au bout d'un quart d'heure un taxi déboucha de la rue des Vignes et s'arrêta devant l'entrée de la *Brasserie de France*. Dolorès en descendit, paya le chauffeur et pénétra dans l'établissement.

Quand le taxi se fut éloigné, Kassouf demeura encore un long moment à regarder autour de lui. Quand il fut à peu près sûr qu'aucune voiture suspecte ne venait se garer sur la place, il descendit de la Chevrolet et entra au *Café Normandy*. Il demanda de nouveau un jeton de téléphone et s'enferma dans la cabine. Il obtint tout de suite la *Bras-*

serie de France et demanda à parler à Mlle Delmontès. Au bout de deux minutes celle-ci s'annonça.

— C'est toi Abdel? Il faut que je te voie d'urgence!

— Que se passe-t-il?

— C'est trop important pour t'en faire part au téléphone!

Le visage de Kassouf se marqua de deux rides au creux des joues. Il reprit, méfiant :

— Comment se fait-il que le Français t'ait laissé partir?

— Il ne m'a pas laissée partir, je t'expliquerai...

— Es-tu sûre de ne pas être tombée dans un piège?

— Je ne suis pas une enfant, Abdel! claironna la voix de Dolorès avec fureur. Je l'ai mis sur une fausse piste. Ce que j'ai à te dire est grave et il faut que je te voie immédiatement!... Si je te disais que j'ai une histoire d'iode radioactif à te raconter, cela t'intéressera peut-être?

La mâchoire de Kassouf se crispa.

— Trouve-toi devant le cinéma *Alhambra* dans un quart d'heure et attends sur le trottoir!...

Il sortit rapidement du café et remonta dans sa voiture. A peine était-il installé au volant qu'il vit Dolorès sortir de la brasserie de l'autre côté de la place. Elle s'avança sur le trottoir, héla un taxi qui roulait à vide et monta dedans. Le taxi repartit et fila par la rue de Fez. Kassouf mit le moteur de la Chevrolet en marche et suivit le mouvement, roulant à une distance de cent mètres.

Quand il le vit tourner dans la rue de Cervantès, Kassouf força l'allure jusqu'au carrefour, tourna à son tour puis ralentit de nouveau.

Kassouf ne voulait prendre aucun risque. C'est pourquoi il avait donné l'ordre à Dolorès de l'attendre sur le trottoir, plutôt que dans un café.

Le taxi s'arrêta dix mètres devant l'entrée du cinéma. Kassouf ralentit encore, mais continua d'avancer, roulant à très faible allure et la Chevrolet vint s'immobiliser derrière le taxi à l'instant même où celui-ci repartait. Kassouf ouvrit la portière et interpella Dolorès qui refermait son sac à main :

— Monte !...

Elle se retourna avec surprise et s'engouffra dans la voiture qui démarra en trombe, dépassa le taxi et, tourna dans la rue de Gibraltar. Le compteur monta rapidement à quatre-vingt-dix. Les mains serrées sur le volant, les yeux fixés droit devant lui, Kassouf prenait le maximum de risques.

— 'Tu es fou, Abdel ! s'écria Dolorès d'une voix étranglée. On va se tuer !...

Kassouf tourna sur le boulevard de Paris et ralentit à peine l'allure de la Chevrolet :

— Explique-moi ce que tu as à me dire et commence par le début ! fit-il d'une voix froide, sans détourner la tête.

Dolorès le regarda avec stupéfaction :

— 'Tu te méfies de moi, Abdel ? 'Tu oses te méfier de moi ?

— Je ne me méfie pas de toi, je m'informe, c'est tout. Raconte-moi ce qui s'est passé.

— Un type appartenant au Deuxième Bureau est venu au *Palmier d'Or*, et s'est introduit dans ma loge. Il m'a obligée à le suivre en me menaçant d'un revolver. Et puis il m'a fait monter dans une Versailles conduite par une femme et nous avons roulé jusque dans la rue de Marseille...

— Après?

— La Versailles s'est arrêtée et la fille est descendue. Elle est montée dans un immeuble et une Buick est passée près de nous. C'était la Buick de Mustapha, Abdel. Il nous a tiré dessus à la mitraillette... Je me suis retrouvée au fond de la Versailles avec le Français sans savoir comment. Nous n'étions blessés ni l'un ni l'autre. Nous avons roulé jusqu'à la rue Nicot. Arrivé là, il m'a fait descendre et nous sommes entrés dans une villa. Il m'a offert à boire et il a commencé à me poser des questions...

— Et que lui as-tu dit?

— J'ai d'abord refusé de dire quoi que ce soit, Abdel...

— Tu mens ! trancha Kassouf d'une voix glaciale.

Une flamme passa dans les yeux de l'Espagnole :

— Laisse-moi t'expliquer ! lança-t-elle avec colère.

Ils étaient arrivés au carrefour du boulevard de Paris et de la route de Rabat. Des voitures défilaient de temps à autre, les rattrapant ou les croisant. Kassouf freina brusquement et arrêta la Chevrolet au bord de la route. Il se tourna vers elle et la transperça du regard :

— Alors explique-moi comment il se fait qu'il t'a laissée partir?

— Je lui ai joué la comédie.

— Quelle comédie?

— Il a essayé de me faire croire que c'était toi qui étais dans la Buick. Il a cherché à me convaincre que pour l'abattre, tu n'avais pas hésité à vouloir me supprimer en même temps...

— Et alors ? fit Kassouf, impassible.

— Alors j'ai fait semblant de le croire. Je me

suis montrée folle de rage. J'ai pleuré. J'ai juré que je me vengerais, que je t'arracherais le cœur de mes propres mains... Et il m'a crue.

— Continue, dit Kassouf.

— Je lui ai tout raconté. Si je ne l'avais pas fait il m'aurait torturée et j'aurais quand même parlé. Je lui ai dit comment je devais procéder pour te contacter et nous avons monté un plan. Sitôt que tu m'aurais fixé un lieu de rendez-vous, il devait y filer avec sa voiture et moi y arriver un peu plus tard avec un taxi. Seulement j'ai déjoué ce plan en lui donnant une fausse adresse. Je lui ai dit que tu m'attendais place d'Europe au lieu de place de France.

— Tu as agi stupidement ! rugit Kassouf. Pourquoi ne m'as-tu pas averti de ça au téléphone ? Nous aurions pu l'avoir cette fois, nom de Dieu !...

— Je ne pouvais pas ! protesta Dolorès en élevant la voix aussi fort que lui. Il était à côté de moi pendant que je téléphonais !...

Kassouf dévisagea un instant sa maîtresse. Il était encore méfiant, mais il était bien possible après tout que ce qu'elle lui disait là soit la vérité.

— Ils ont tout découvert, Abdel ! reprit Dolorès. Tout !...

— Découvert quoi ?

— Le Français m'a dit que des tubes d'iode radioactif avaient été volés dans un laboratoire atomique au Sahara. Qu'on les avait retrouvés et qu'on savait pourquoi on les avait volés. Et puis il m'a dit aussi qu'il savait qui était le « Grand Patron. » Qu'il avait découvert son quartier général et qu'il s'était emparé de papiers importants. Que c'était grâce à ces papiers qu'il avait pu découvrir ce

qu'était l'Opération Z. Il connaît tous les agents du réseau d'Algérie, Abdel. Il m'a cité des noms : le sergent Ruegg, Irma Branstein ou Braunstein, je ne sais plus, et d'autres encore que j'ai oubliés. Maintenant il n'y a plus que toi qui l'intéresses et il veut avoir ta peau...

Dolorès s'arrêta devant l'expression consternée de son amant. Le visage de celui-ci était devenu effrayant et ses yeux demeuraient fixes. Il demeura quelques secondes dans cette attitude, comme paralysé par la stupéfaction. Puis il remit brusquement le moteur de la voiture en marche.

La Chevrolet repartit comme un bolide, tourna à droite et fonça dans l'avenue d'Alexandrie. Un agent posté au carrefour de la rue Ramon Y Cajal tenta de l'arrêter en brandissant ses mains gantées de blanc et lança une série de coups de sifflet. Mais Kassouf écrasant l'accélérateur au plancher ne le vit même pas. Les pneus sifflèrent sur le goudron et la voiture poursuivit son allure folle en longeant le stade municipal. Elle tourna sur la gauche, puis vira dans une petite rue qui descendait vers les falaises.

Ce que venait de lui dire Dolorès paraissait à Kassouf quelque chose d'impossible. Le Français avait bluffé. On ne pouvait pas avoir récupéré les tubes d'iode 131 et il n'avait pas pu s'emparer des papiers compromettants ! Ces papiers, il fallait les détruire tout de suite ! Si ce n'était pas trop tard.

Kassouf arrêta la Chevrolet devant une petite maison blanche, construite sur un étage et qui dominait la mer. Dolorès le vit se précipiter vers l'entrée, tenant son automatique entre ses doigts.

Il introduisit une clé dans la serrure, poussa la porte et pénétra dans la maison sans prendre le

temps de refermer derrière lui. En habitué des lieux, il traversa un couloir et ouvrit une deuxième porte qui donnait sur sa gauche. Il demeura une ou deux secondes à contempler la pièce, serrant son automatique dans sa main. L'aspect de la pièce était exactement le même que lors de sa dernière visite. Les meubles étaient rangés comme ils avaient l'habitude de l'être et les objets sur le bureau étaient à leur place. Personne ne semblait s'être introduit là depuis son dernier passage.

Une bouffée d'espoir envahit Kassouf et il lui fallut un moment pour dominer son émotion. Le Français avait bluffé. Semé le faux pour savoir le vrai.

Il déposa son automatique sur le bureau, ouvrit le tiroir du bas et tâta de la main. Ses doigts rencontrèrent le bouton qu'il cherchait, il pressa dessus et toute une partie de la paroi s'ouvrit silencieusement, démasquant un coffre-fort scellé dans le mur.

Kassouf s'en approcha avec prudence, comme d'un fauve emprisonné dans une cage. Une sueur froide baignait sa nuque et il avait le souffle court. Il s'attaqua à la combinaison et ses doigts tremblant déplacèrent les numéros.

Un léger déclic se produisit et l'épaisse porte d'acier s'entrebâilla. D'une main fébrile, Kassouf l'ouvrit tout à fait. L'émotion le cloua de nouveau sur place et il sentit le sang lui battre les tempes. Le dossier secret de l'Opération Z était à sa place. Kassouf l'arracha du coffre, l'ouvrit et le feuilleta rapidement. On n'avait rien volé. Il se redressa avec un air de triomphe qui s'éteignit aussi rapidement qu'il était venu.

Quelqu'un se tenait dans l'encadrement de la porte et le regardait. Mais ce n'était pas Dolorès.

C'était un homme grand, habillé d'une blouse blanche et d'une casquette de chauffeur de taxi. Kassouf se rua vers le bureau pour saisir son automatique.

Une détonation claqua comme un coup de fouet.

Kassouf se redressa et s'immobilisa. Ses yeux devinrent fixes, un trou noir se dessina sur son front, et comme sortant d'une source un filet de sang se mit à couler sur son visage. Il ouvrit la bouche, puis s'effondra d'un seul coup sur le plancher.

S'échappant du dossier, des feuillets s'éparpillèrent dans la pièce comme des feuilles mortes tombant des arbres.

-:-

Durane abaissa son arme, poussa le cran de sûreté et la remit dans son holster. Il s'agenouilla sur le plancher et se mit à rassembler les feuillets en y jetant un bref coup d'œil avant de les remettre dans la chemise cartonnée.

A mesure qu'il en prenait hâtivement connaissance, une sorte d'exaltation s'emparait de lui. Il y avait de nombreuses inscriptions rédigées en code, mais il comprit rapidement qu'il avait mis la main sur ce qu'il cherchait.

Quand il se releva, Dolorès était dans la pièce. Elle était pâle et une expression de haine insatisfaite brillait dans son regard fixé sur le corps inanimé de Kassouf.

— J'aurais voulu le tuer de mes propres mains, murmura-t-elle d'une voix blanche.

— Venez, dit Durane en gagnant la porte. Il est inutile et dangereux de s'attarder ici.

Avant de le suivre, Dolorès fit un pas vers le cadavre et cracha dessus.

Ils se retrouvèrent dans la rue et s'installèrent dans le taxi que Durane avait loué pour la journée. Vingt minutes plus tard il déposait Dolorès devant la porte de son hôtel. Elle le regarda avec un regard étrange, difficile à interpréter.

— Est-ce que je vous reverrai avant votre départ? demanda-t-elle.

— Si vous croyez que cela vous ferait réellement plaisir, je serais heureux de vous inviter demain à déjeuner.

— Je crois que ça me ferait plaisir, fit-elle gravement.

— Alors je passerai vous prendre vers midi.

Elle descendit et grimpa les marches de l'hôtel *Cyrnos* sans se retourner.

Durane repartit aussitôt en direction de la rue Nicot. Parvenu dans la maison mise à sa disposition, il s'y enferma et se réfugia dans une pièce. Un instant plus tard il était plongé dans le dossier secret qu'il venait d'arracher à l'ennemi.

Les nombreuses inscriptions en code ne lui apprirent rien et il ne s'y attarda pas, sachant que les spécialistes du service des recherches parviendraient à en découvrir la signification. Il les mit de côté et commença à étudier le contenu d'un cahier noir où étaient inscrits toute une liste de noms. C'étaient les noms de tous les agents de l'organisation qui parlait de Tanger pour aboutir au Sahara.

Un long rapport en triple exemplaire, rédigé en français et traitant les dangers de la manipulation des matières radioactives retint toute son attention. L'avant-dernier paragraphe était souligné en

rouge. Durane le lut plusieurs fois de suite. Puis il passa au document suivant. C'était une vulgaire carte touristique. Il l'étudia avec une loupe. Aucune inscription n'y était apposée, exception faite de sept croix au crayon rouge dont une était encerclée.

Durane rassembla tous les documents et les remit dans le dossier. Il connaissait maintenant le but de l'Opération Z. Il n'osa pas imaginer ce qu'il serait advenu si cette opération avait réussi.

Il rédigea un message chiffré pour le « Petit Monsieur », le mit dans le dossier et glissa le dossier dans un porte-documents. Il quitta la maison, s'installa dans la Dauphine et fila par l'avenue de Londres. Un moment après il débouchait de nouveau sur la place de France et stoppait devant le consulat. Le vice-consul le reçut tout de suite. Durane lui remit le dossier et lui demanda de le faire parvenir à Paris par le prochain courrier diplomatique.

Quand il sortit du bureau, la mission de l'Epervier était terminée. Durane savait que dès le lendemain le « Petit Monsieur » agirait. De nombreuses arrestations allaient avoir lieu au Sahara et les six tubes d'iode 131 volés au laboratoire F à El Hamoudia réintégreraient leurs containers de plomb.

Avant de quitter le consulat, il entra dans la cabine téléphonique, composa le numéro de l'hôpital français. Il demanda à parler au Dr Lefèvre et eut avec lui une courte conversation.

-:-

Après avoir contourné la place du Grand Socco, Durane manœuvra le volant de la Dauphine et s'engagea dans la rue d'Italie.

— Vous vous trompez de chemin ! lui fit remar-

quer Dolorès. Pour rejoindre la route de l'aéroport il fallait prendre la rue de San-Francisco.

— Je sais, dit Durane. Mais mon avion ne part qu'à seize heures dix et il n'est que trois heures. Avez-vous hâte à ce point de me voir les talons?

Dolorès lui jeta un coup d'œil courroucé :

— Pourquoi vous efforcez-vous de me dire des choses désagréables?

— Pour ne pas avoir de regret ! dit Durane.

— De regret?

— Si je pars persuadé que vous me détestez, je vous oublierai vite et tout sera fini. Tandis que si je pars en pensant que nous aurions pu nous entendre...

— Vous vous moquez de moi ! coupa Dolorès.

Un sourire effleura les lèvres de Durane. Dolorès était une des filles les plus étranges qu'il eût jamais rencontrées. Orgueilleuse, violente, passionnée, elle était changeante comme le temps. Aussi prompte à griffer qu'une chatte en furie et pourtant ce n'était pas une mauvaise fille. Le destin avait mis Kassouf sur son chemin et de là venait tout le mal. Durane était persuadé que jamais de sa vie elle ne se laisserait entraîner de nouveau dans une telle aventure et que dorénavant elle allait se consacrer entièrement à sa carrière artistique. Dans un sens elle lui avait rendu service, et lui, lui en avait rendu un autre.

— Où allons-nous? demanda Dolorès un moment plus tard.

— Dire au revoir à un ami.

La Dauphine s'arrêta le long de l'avenue d'Espagne et Durane descendit :

— Attendez-moi là, je n'en ai pas pour bien long-

temps. Mais je ne pouvais tout de même pas quitter Tanger sans lui faire mes adieux.

Durane traversa le jardin et pénétra dans la villa sans s'annoncer.

Arrivé dans le hall, il se dirigea directement vers le couloir de droite qui conduisait à la chambre d'Ahmed Shella. Il donna deux petits coups contre la porte et entra sans attendre de réponse.

Ahmed Shella était dans la même position que lors de sa dernière visite, assis dans son lit, le dos appuyé contre des coussins. Durane le trouva presque plus pâle que la dernière fois et ses yeux semblaient fiévreux. Il prit une chaise et s'assit à côté de lui.

— M'apportez-vous des nouvelles? questionna l'Égyptien en le regardant fixement.

— Oui, dit Durane avec un sourire. Et je peux même dire qu'elles sont excellentes. Ma mission est terminée et je rentre à Paris aujourd'hui même. Je n'ai cependant pas voulu quitter Tanger sans venir vous voir et vous mettre au courant.

— Je vous remercie, murmura Shella. Je suis en effet curieux et impatient d'apprendre...

— Cette affaire a débuté par le suicide du Pr Bernier. C'est à la suite de ce suicide sans motif apparent que Leplattre a été envoyé au Sahara. Je crois pouvoir expliquer la raison de ce suicide, bien que cela n'ait plus beaucoup d'importance. Le Pr Bernier, chef du laboratoire F, s'est supprimé parce qu'il a découvert qu'on avait volé des tubes d'iode 131. Et une seule personne avait pu commettre ce vol, c'était sa collaboratrice directe Irma Braunstein. Devinant qu'elle trahissait et plutôt que de la dénoncer, soit qu'il en était amoureux, soit pour

une autre raison, Bernier a préféré se taire et s'est suicidé.

— Mais je ne vois pas très bien...

— Attendez ! coupa Durane. Ceci n'est qu'un petit intermède sur les révélations que j'ai à vous faire. Ce que j'ai à vous annoncer, c'est qu'à Tanger les principaux agents du réseau ennemi sont liquidés et il ne reste plus que quelques petits tueurs sans importance qui, privés de leurs chefs, ne représentent plus aucun danger. Quant à ceux qui sont en Algérie, leur arrestation est imminente et je pense que d'ici quarante-huit heures tout sera terminé.

Durane s'arrêta devant l'expression stupéfaite de Shella.

— Mais... comment avez-vous pu arriver à ce résultat ?

— Ce serait trop long à vous expliquer. Mais je vais vous donner en peu de mots la clé de l'énigme. Le réseau en question vient probablement du Caire ou d'un quelconque pays afro-asiatique, ennemi de la France. La France ayant passé outre à la décision de l'O. N. U. lui interdisant de faire exploser une bombe A au Sahara, le réseau voulait démontrer au monde entier que l'expérience était réellement dangereuse. Quelques semaines plus tard des individus auraient commencé à ressentir les premiers symptômes de la radioactivité.

— Je ne vous suis pas... interrompit Shella.

— Vous allez me suivre. Avec la complicité d'une biologiste, cette Irma Braunstein dont je viens de vous parler, ce réseau a réussi à s'emparer de six tubes d'iode 131. Nul n'ignore que l'iode 131 avec le carbone 14, le caesium 137 et le strontium 90, est un des corps radioactifs les plus dangereux. Au

lendemain de l'explosion de la première bombe A française, ces tubes devaient être jetés dans des puits et des citernes d'eau douce sur la piste du Tanzerouft, dans la région de Tessalit, à sept cents kilomètres au sud de Reggane. Il est facile d'imaginer ce qui serait advenu à tous ceux qui auraient consommé de cette eau. C'est d'ailleurs à Tessalit même que les tubes d'iode se trouvent en ce moment. Et je suppose, conclut Durane, que ceux qui ont transporté ces tubes se sont exposés à un grave danger et qu'en fin de compte, ils risquent d'être les seules victimes de cette Opération Z manquée.

Atterré par ces révélations, Ahmed Shella demeura muet, incapable de prononcer un mot, dévisageant son interlocuteur avec des yeux sans expression.

— Peut-être désirez-vous connaître l'identité de l'homme qui était à la tête de toute l'organisation? Le mystérieux « Grand Patron »?

Durane changea brusquement d'expression. Ses traits se durcirent et la pupille de son œil gris devint minuscule. Il poursuivit soudain d'une voix métallique :

— Il s'appelle Ahmed Shella ! Il est en face de moi, à ma merci, cloué dans un lit d'hôpital !...

L'Egyptien se redressa, le souffle court :

— Vous êtes fou?

— Non, dit Durane. Et je vais vous le prouver en vous expliquant comment vous avez procédé pour qu'aucun soupçon ne puisse peser sur vous. Quand vous avez reçu le message de Leplattre, vous avez compris qu'il avait découvert quelque chose. Il était nécessaire de l'abattre rapidement. Mais vous craigniez en le faisant abattre dès le premier jour de

son arrivée que le Deuxième Bureau ne finisse par découvrir la vérité. Vous avez alors imaginé un scénario diabolique et dangereux où vous avez risqué de laisser votre peau. Vous avez fait venir un tireur d'élite de je ne sais pas où qui avait reçu l'ordre d'abattre Leplattre d'une balle dans la tête, puis de vous blesser au bras ou à l'épaule. Ceci détruisait tout soupçon et vous innocentait. Mais votre tireur d'élite a raté son coup et a bien failli faire deux victimes au lieu d'une seule. Vous avez pris la balle dans la poitrine, ce qui n'était pas prévu. Mais vous aviez tout de même réussi à nous induire en erreur. Et même quand on m'a canardé dans la rue de Marseille, j'ai cru d'abord que c'était mon collègue Charrière qui avait donné cette adresse. Mais, quand j'ai trouvé son cadavre affreusement mutilé, j'ai compris que je m'étais trompé. Or en dehors de Charrière et du consulat de France, vous étiez le seul à savoir que je me cachais dans la rue de Marseille. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à me douter de votre double jeu !... Ensuite les révélations que m'a faites Dolorès Delmontès m'ont prouvé que je ne me trompais pas.

Ahmed Shella demeura la bouche ouverte, immobile, comme retenant son souffle. Puis une lueur de folie passa dans ses yeux et il se redressa dans un effort surhumain.

Durane se leva de sa chaise, l'agrippa à la gorge et lui enfonça ses pouces aux endroits où il savait provoquer une mort foudroyante.

L'Égyptien émit un râle rauque, son regard devint inexpressif, et ses membres se raidirent. Durane maintint sa prise jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une chose inerte, puis le lâcha d'un seul coup.

Il gagna la porte, l'ouvrit et la referma silencieusement derrière lui. Au moment où il débouchait dans le hall, l'infirmière sortit d'une pièce et l'interpella au passage :

— Tiens ! fit-elle. Vous êtes encore à Tanger ?

— Oui, mais cette fois je pars définitivement. Et je vous conseille de faire de même.

Elle le regarda sans comprendre, puis reprit :

— Comment avez-vous trouvé votre ami ?

— Beaucoup mieux ! assura Durane. Quoiqu'encore assez fatigué. Il s'est assoupi juste comme je le quittais.

Il se retrouva dehors, traversa le jardin et alluma une Gitane. Dix mètres plus loin, de l'autre côté de l'avenue, Dolorès faisait les cent pas près de la Dauphine. Durane l'observa un instant sans qu'elle s'en doute. Il dut bien s'avouer qu'il n'avait pas souvent rencontré une fille aussi belle. Il regretta presque de quitter Tanger sans lui avoir demandé une séance de strip-tease en privé.

Chez Villards, janvier 1960.

FIN

Imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher), France. — 4-1960.
Dépôt légal : 2^e trim. 1960. N^o d'éd. : 1264. N^o d'imp. : 878.

IMPRIMÉ EN FRANCE